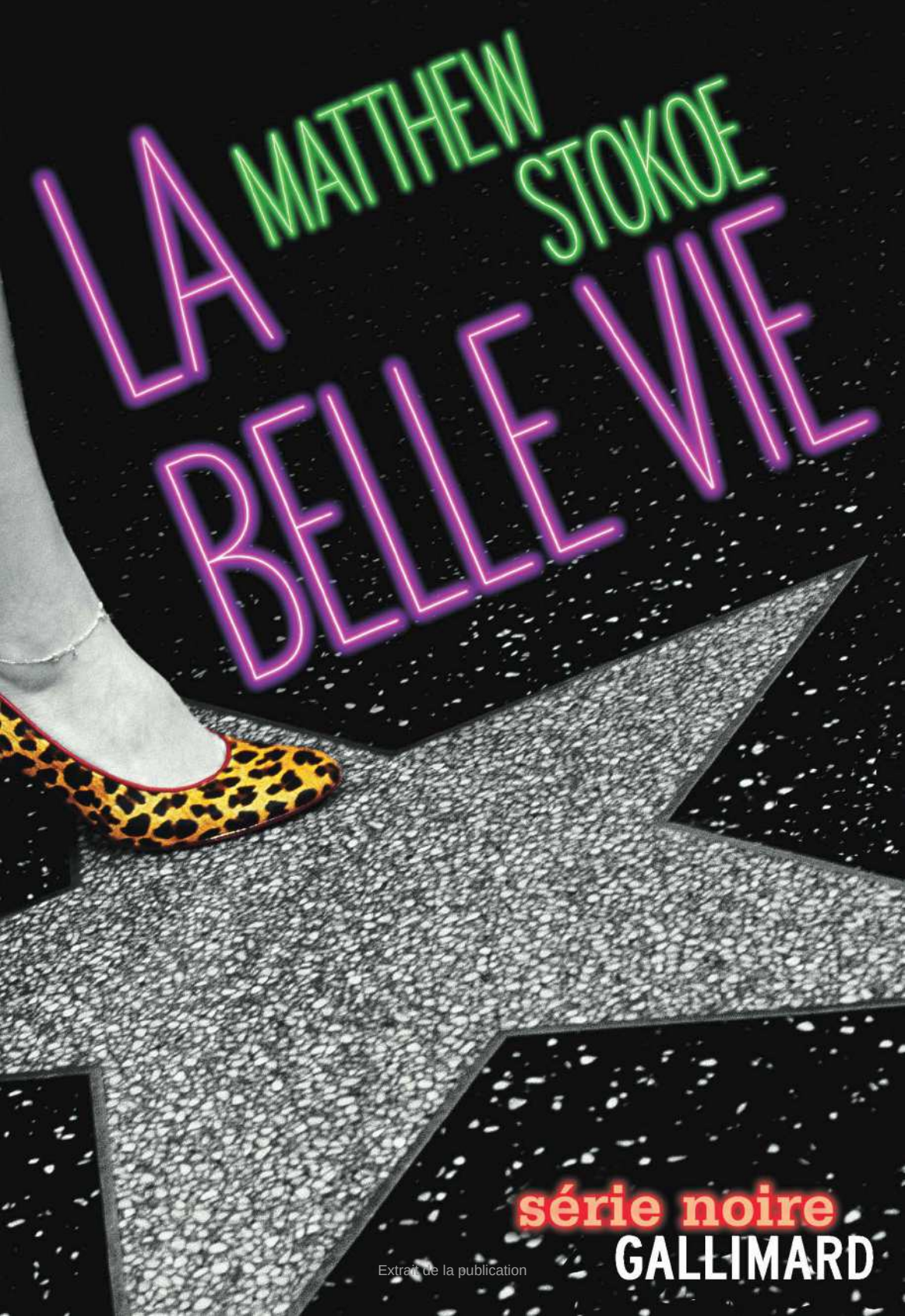


Extrait de la publication

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créée par Marcel Duhamel

Extrait de la publication

MATTHEW STOKOE

La belle vie

TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR ANTOINE CHAINAS

Préface de Dennis Cooper

GALLIMARD

Extrait de la publication

Titre original :
HIGH LIFE

© 2002, 2008 by Matthew Stokoe.
Introduction © 2008 by Dennis Cooper.
First published in The United States of America by Akashic Books, New York, 2010
www.akashicbooks.com
© Éditions Gallimard, 2012, pour la traduction française.

Préface

En 2002, *La belle vie*, de Matthew Stokoe, fut la première publication de Little House on the Bowery. En fait, ce roman, brillant et féroce, ne symbolise pas seulement le genre de travaux que j'essaye de promouvoir et auquel je souhaite rendre hommage par l'intermédiaire de la collection ; c'est tout à fait le style de livres que ceux qui connaissent mes écrits et centres d'intérêts s'attendent à voir émerger d'un projet qui porte ma marque éditoriale. En vérité, *La belle vie* est le seul roman à avoir précédé ma prise de fonction à la tête de Little House on the Bowery. Pour cette raison peut-être, et en dépit de l'adéquation évidente du livre avec les orientations et la ligne éditoriale de la collection, *La belle vie* a toujours été une sorte de mouton noir par défaut : une situation désormais réparée par cette réédition officielle, accompagnée de tous les tambours et trompettes qu'Akashic Books et Little House on the Bowery pourront mobiliser.

De surcroît, la tentative d'attirer de nouveau l'attention sur le livre — si l'on considère qu'elle est susceptible d'être liée au conservatisme sans cesse croissant avec lequel les arbitres du bon goût littéraire décernent leurs médailles ou, peut-être, au fait qu'à l'époque de la sortie originale du roman de Stokoe l'édition indépendante ne bénéficiait pas de la visibilité médiatique et du soutien populaire qui existe aujourd'hui — trouve son explication principale dans l'injuste sous-

Extrait de la publication

estimation de *La belle vie* ces six dernières années. Cela est d'autant plus étrange quand on note que le premier roman de Stokoe, le très dérangeant, l'incroyablement perspicace *Cows* (1999), un portrait littéralement éviscéré du quart-monde en Grande-Bretagne, est tenu au niveau international pour l'un des ouvrages anglophones les plus audacieux de ces dernières décennies.

La belle vie, où le génie de Stokoe s'attache à un sujet beaucoup plus proche et actuel — le tréfonds du côté sombre de l'industrie télévisuelle et cinématographique à Hollywood —, est, tout en restant très spectaculaire, presque à coup sûr le plus effrayant des deux romans. Cette relative noirceur va à l'encontre de ma conviction inébranlable : ce livre est destiné à devenir l'un des romans contemporains les plus imaginatifs, les plus brutaux, les plus originaux jamais écrits à propos du châtiment inhérent au désir de célébrité. En fait, le traitement médiatique récent, apocalyptique, qui ne fit qu'ajouter une forme spéciale de torture aux vies brisées de Britney Spears et Lindsay Lohan et érotiser allègrement la mort solitaire de Heath Ledger, a confirmé ce qui, à peine quelques années auparavant, ressemblait à des spéculations hautement improbables de la part de Stokoe. Que *La belle vie* ne soit pas mentionné de manière régulière aux côtés de classiques transgressifs de la satire sociale tels qu'*American Psycho* ou *Fight Club* demeure un mystère et une iniquité. J'espère vraiment que la réédition de ce livre, associée à l'intérêt nouveau d'un public et de critiques inattendus, ramènera tout ceci à l'état de souvenir étrange et déplaisant.

Dennis Cooper
Los Angeles
Mars 2008

À Richard
Puisse ceci être ton cri face au monde

Extrait de la publication

Chapitre 1

Une pluie chaude arriva par la mer. Lorsque les éclaboussures poisseuses frappèrent Ocean Avenue, les lumières colorées des hôtels et des magasins furent aussitôt emportées dans les égouts, avec les déchets. Sur Palisades Park, un gros clodo fixait quelque chose à ses pieds. À la manière dont il penchait la tête, on aurait dit un pendu. Il vacillait un peu et je songeai à une corde tendue entre son cou et le ciel. Je me garai afin de voir s'il avait trouvé ce que je cherchais.

C'était difficile de bien voir. Les éclats de sodium de l'éclairage public ne portaient pas très loin et les détails de sa silhouette étaient cachés par les ombres mouvantes des hibiscus. Je plissai les paupières pour dégager la pluie de mes yeux, et le vis taper du pied. Une explosion de gouttelettes dorées jaillit du sol. Je me détendis — cet abruti se tenait dans une flaque d'eau et faisait exploser son reflet. Chaque fois que la surface redevenait claire, il recommençait, comme s'il refusait de voir ce qu'il y avait dedans. Peut-être s'agissait-il là d'une autodestruction symbolique. Peut-être qu'il trouvait ça joli. Pour moi, en tout cas, c'était tout simplement triste. Pas parce que sa conduite était particulièrement aberrante, mais parce que je m'imaginais avec trop de facilité faire le grand saut hors de la normalité et entrer dans un monde où les flaques auraient le pouvoir de me faire rester debout sous la pluie.

Extrait de la publication

Je regardai plus loin derrière le vagabond, dans la pénombre, et aperçus des corps. Ils étaient vivants — ou supposés tels dans ce recoin obscur de la Californie. Ils étaient allongés, à l'abri des arbres ou sous les bancs, enveloppés dans des cartons et des feuilles plastique, à la recherche d'une heure d'oubli dans le sommeil. Plus j'observais, plus j'en voyais — taches d'ombre diluées en formes humaines maudissant leur sort, soumises à une lutte âpre pour trouver une position confortable. De temps en temps, la teinte orangée d'une cigarette brillait sur le verre d'une bouteille de vin.

Ces SDF, ces poivrots et ces camés, ces prostitués déglingués et adolescents fugueurs, ces ex-arnaqueurs ou arnaqueurs en devenir — chacun d'eux façonné par la violence de son désespoir — passaient toute leur vie sur ce morceau de pelouse où les clébards venaient chier. Ils y vivaient, y buvaient, s'y shootaient, y baisaient, se demandaient ce qu'ils auraient pu être si les choses avaient été différentes.

Ouais, putain.

Il n'y a qu'un pas.

Il suffit de presque rien.

Je repartis en douceur, direction sud. Essuie-glaces par intermittence, rideau de pluie qui étouffe les sons. La voiture avait quelque chose de rassurant, une cage d'acier rembourrée qui me préservait du reste de la mégapole.

Sur ma droite, une dizaine de mètres en contrebas de la bordure du parc, la jetée de Santa Monica plongeait dans l'océan tel un pieu. Ses échoppes à burgers étaient fermées, le manège ne fonctionnait plus, mais les éclairages continuaient de brûler le long de la promenade, diffusant un halo sale de bas voltage dans l'atmosphère humide de la nuit.

Aucune trace d'elle.

Je fis demi-tour et coupai par Santa Monica Boulevard. De toute façon, c'était stupide de penser qu'elle aurait pu être ici par une nuit pareille.

Trois heures du matin environ : suffisamment tard pour que la circulation soit fluide. Je fumais, une main sur le volant, loin derrière les feux arrière qui me précédaient. De chaque côté, des établissements faisaient leur propre pub : restaurants gourmets, motels, bureaux, des immeubles bas du style Art déco au tout-verre. Ramassés près du rivage, ils s'espaçaient après Lincoln et rapetissaient à mesure que le prix de l'immobilier chutait.

Santa Monica. SaMo, pour les intimes. Supermarchés clinquants, cafés bobos, la Promenade de la Troisième Rue, avec ses plantes taillées en forme de dinosaures et ses restaurants haut de gamme. Le tout agencé pour que ceux qui avaient assez d'argent pussent être au bon endroit.

Mes yeux me brûlaient. Même topo que la nuit dernière : écumer les rues, crevé mais incapable de dormir, maudissant Karen, me maudissant moi-même, et maudissant notre putain de vie commune. Elle avait déjà disparu à plusieurs reprises avant, mais j'avais cette fois-ci un mauvais pressentiment.

Ça faisait huit jours. Et je ne savais pas quoi penser.

Mais j'avais un pressentiment…

Santa Monica se fond dans l'ouest de L.A. — pas de séparation, une seule identité. Trop tard pour le tapin. Le business, dans ce coin, atteignait un tel degré d'urgence que tout était plié aux alentours de deux heures. Cependant, il restait une chance pour qu'elle ait pris une cuite dehors, près d'un des clubs du Strip.

Hollywood, me voilà.

Les points de lumière luisaient d'une teinte orangée et apaisante. Je voulais croire ce qu'ils disaient. Que tout allait rentrer dans l'ordre et redevenir serein. Je le voulais, mais c'était impossible. Elle était partie depuis trop longtemps.

Je me concentrai sur ma conduite pour arrêter de gamberger.

La pluie cessa.

Century City avait l'air aussi stérile de nuit que de jour — des tours de bureaux, un centre commercial. Rien d'humain. Vingt

Extrait de la publication

étages plus haut, derrière les vitres sans tain, de gigantesques sommes d'argent dormaient dans l'attente que les employés de Warner, Fox et Sony reprennent leur service pour en faire des films sur l'existence des autres. C'était là qu'on donnait naissance aux rêves du monde — pas dans l'esprit des scénaristes ni dans les studios de Burbank ou les bureaux d'Amblin sur Universal Plaza, mais à l'intérieur de la grosse machine qui rendait les billets verts disponibles.

Les rêves. L'usine à rêves. La majorité des gens voyait ses produits comme un simple divertissement : peut-être une référence en termes de mode ou de train de vie. La plupart d'entre eux revenaient du cinéma et s'exclamaient : « Ouah, c'était génial. Ce type est trop cool, cette gonzesse est si sexy, cette baraque est tellement grande. T'as vu cette putain de bagnole ? Bon, merde, ce n'est qu'un film… Pas la vraie vie. »

Mais moi, je savais. Je savais que ça l'était. Que les films constituaient des fenêtres ouvertes sur la réalité. Pas une vision déformée mais un aperçu d'une vie meilleure. Tout le reste n'était qu'un gros tas de conneries.

Les stars vous toisaient du haut de leur palmarès, dix fois plus grandes, dix fois plus réelles que n'importe qui. Les seules à valoir quelque chose. Si Dieu existait, elles seraient ses enfants préférés.

Je traversai Beverly Hills. Les rues étaient larges, calmes et luisantes de la pluie récente. D'immenses palmiers étaient agrandis par leurs reflets le long des courbes parfaites des allées. Dans les jardins des hôtels particuliers, la lumière douce donnait à la végétation des accents paisibles. Ici, on ne connaissait pas la merde, ces gens vivaient dans un film.

Un véhicule doubla par l'intérieur en quatrième vitesse — long, raffiné, une des vitres sans tain baissée. Son conducteur, un homme parfait, brun, parlait dans un portable, deux blondes refaites collées à lui. Les mecs de l'industrie — avec leurs vêtements colorés et leur corps plus ferme que le mien, leur allure plus élancée — défilaient dans la lumière dorée des habitacles. Contrairement au ramassis de

déchets blancs, de nègres pouilleux et de Latinos qui grouillaient à L.A., ils signifiaient quelque chose pour les autres.

L'argent façonne l'architecture de la ville et, la plupart du temps, on apprend à vivre avec, à se blinder contre la réalité de cette beauté. Seulement, parfois, il est impossible de passer outre. Quand ça vous saute à la gueule, comme pour s'assurer que vous n'avez pas oublié que tout est calme ici : un passeport, un visa dont juste quelques personnes peuvent s'emparer en tendant simplement la main.

Et tandis que je fixais la limousine et regardais ses feux arrière disparaître au loin dans la nuit pleine de mystères et de possibilités, la seule chose que je désirais au monde était de me trouver à l'intérieur, avec ces gens, et de glisser vers un palace orné de marbre sur le front de mer. Être leur égal, posséder autant voire plus qu'eux.

Vivre sa vie comme il se doit.

Mais j'étais à des années-lumière de tout ça.

Alors…

Direction nord sur Fairfax, à droite sur Sunset et tout droit sur le boulevard.

On raconte que c'était mieux dans les années 1970. J'avais cinq ans à l'époque et je n'étais pas là.

Enseignes clinquantes, des noms célèbres dans des bulles de lumière : Roxy, Viper Room, Whisky A-Go-Go. La boîte où Johnny Depp, Dan Aykroyd et beaucoup d'autres passaient leur temps à recevoir une petite communauté d'amis. Là où River Phoenix était mort et où les congressistes pleins aux as avaient le loisir de se faire dépouiller ou de choper une pute. Karen en avait essoré quelques-uns en son temps. Faire le tapin devant les attractions touristiques était un bon plan. Les clients avaient du fric et une excuse rêvée pour être loin de chez eux.

Devant l'entrée des clubs, des groupes disparates de Californiens d'un soir essayaient de passer la porte pour un dernier verre ou bien poireautaient dans l'attente d'un taxi, l'esprit tourné vers leur foyer. L'averse avait eu raison de l'activité nocturne de ce milieu de semaine

Extrait de la publication

et les rues étaient plutôt désertes. Si le sexe s'achetait, c'était désormais par l'intermédiaire des agences : appels téléphoniques et taxis jusqu'aux chambres d'hôtel ou domiciles privés.

Je continuai, pris Fairfax vers le nord et la plus célèbre rue à l'est : Hollywood Boulevard.

À l'époque du noir et blanc, l'endroit avait dû être propre, tranquille et fier de ses charmes. Coleman, Flynn, Crawford et tous les autres avaient rendu l'Amérique célèbre partout sur le globe. Les foules se pressaient devant le Chinese Theater pour prendre part au succès par procuration. En ce temps-là, le pays était un lieu où tout ce qui n'était pas américain ne valait rien et où l'accomplissement individuel rejaillissait sur chacun.

Au crépuscule des années 1990, le boulevard était devenu un véritable enfer commercial. Les restaurants, qui avaient jadis modelé l'imaginaire populaire grâce aux histoires de cœur des célébrités, avaient depuis longtemps cédé la place à des boutiques de T-shirts et de lunettes de soleil. Les empreintes palmaires étaient constellées de crachats et les étoiles de bronze disparaissaient sous les chewing-gums. Et si d'aventure le succès se risquait au bas des collines, l'industrie veillait à ce qu'il soit trop bien protégé pour s'étendre.

Néanmoins, ça restait Hollywood Boulevard. Toujours cette attraction, la partie émergée du mythe californien qui resplendissait jusque dans les petites villes et ruinait tous leurs faits de gloire en instillant l'idée qu'il y aurait toujours, sans nul doute, un endroit plus excitant où vivre.

Karen venait ici pour trouver de la drogue, traîner. Ou bien dénicher des provinciaux à bichonner durant quelques jours. Seulement, maintenant, c'était trop tard et trop dangereux. J'aurais dû commencer mes recherches des heures avant, mais la plage m'avait retardé. J'avais cru la trouver dans une des gargotes sur Venice Beach, en train de fumer un joint et de boire avec n'importe qui pour avoir de la compagnie. À présent, je me sentais stupide d'avoir perdu mon temps.

Le tapin n'était pas loin du boulevard. J'aurais pu tenter ma chance et aller vérifier, mais j'en avais marre. Karen devrait ramener son cul à la maison toute seule, où qu'elle soit.

Le retour vers Santa Monica fut obscur. Mes yeux étaient carbonisés et les cigarettes m'avaient dévoré la gorge. Je pris un Coca frais dans un distributeur près d'un motel et déglutis jusqu'à avoir les larmes aux yeux. Un Coca, une brise nocturne et la pulsation lente de la ville autour de moi. Pendant cet instant suspendu, pendant cet infime laps de temps, je fus libéré du passé et même du présent. Ne subsistaient que la légère brûlure dans ma bouche et la satisfaction d'être debout et seul à l'heure où la plupart des gens dormaient.

Cinq minutes plus tard, de retour sur la route, le sucre et la caféine commencèrent à agir et me secouèrent un peu. Il n'y avait rien à regarder, alors je fis passer les pubs pour le parfum Calvin Klein dans ma tête.

À proximité de Franklin, je repris conscience des choses. Le boulevard de Santa Monica était dégagé jusqu'à sa dernière grande courbe avant l'océan et je fus heureux de ne pas avoir à m'emmerder avec d'autres conducteurs.

Mon dos était douloureux. Je m'appuyai contre le siège. Le rembourrage me fit du bien au niveau des épaules. Le volant était agréable entre mes mains. Honda Prelude, cinq ans d'âge, faible kilométrage, aucune rayure. Pas une Porsche, mais je ne me plaignais pas. J'avais de la chance d'avoir au moins une voiture.

Un mois plus tôt, après que ma Ford sans assurance eut été volée, mon unique possibilité de me déplacer avait été le bus, deux changements et l'espoir de mettre assez de blé de côté avant les dernières heures ou qu'un taré assis sur le siège arrière ne me tue. Karen aurait pu m'aider, mais je ne le lui avais pas demandé. À cette époque, nous avions dépassé depuis longtemps le stade où elle contribuait aux dépenses communes. Tout ce qu'elle ramenait des passes allait dans

Extrait de la publication

la came et la fête. En plus, une voiture ne signifiait pas grand-chose pour elle qui n'avait pas le permis.

Il s'avéra, cependant, que je l'avais sous-estimée. Et qu'elle ressentit le besoin de se livrer à un acte de générosité unique, inexplicable.

Ocean Avenue, une heure avant l'aube. À l'intérieur des terres, une faible lueur commençait à suinter dans le ciel où se découpaient les quelques nuages responsables de la dernière averse. Trop tard pour dormir, désormais. J'envisageai de vérifier une nouvelle fois le parc et peut-être la plage en contrebas, puis de regagner Venice pour prendre une douche et un remontant chimique avant d'aller à Donut Haven.

Mais ça ne se déroula pas ainsi.

Alors que je traversais un coin sombre, j'entendis une sirène. Une ou deux secondes plus tard, une ambulance déboula par la droite dans un maelström de lumières et de sons. Elle resta à ma hauteur sur quelques mètres puis se rabattit et accéléra.

Il n'y avait aucune raison pour que cette ambulance ait une signification différente des centaines d'autres que j'avais croisées depuis mon installation, mais, cinq cents mètres plus loin, je vis où elle allait. J'eus un mauvais pressentiment que j'aurais été incapable d'écarter en considérant que cette ambulance était là pour quelqu'un d'autre.

Agitation en bordure du parc. À l'opposé de San Vicente, à l'endroit où la route s'enfonce dans les terres. Deux voitures de police étaient déjà sur les lieux et transformaient la rue en scène de film avec leurs gyros. Des silhouettes sombres bougeaient tout autour, profilées par les lueurs rouges et bleues. Les feuillages ondulaient sous les couleurs changeantes, comme malmenés par un vent violent.

Les ambulanciers ralentirent, tournèrent dans la voie d'accès et se garèrent près des flics, ajoutant leurs lumières aux autres.

Je ressentis le besoin urgent de faire demi-tour, de rentrer chez moi et de fuir cette impression de savoir ce qui avait amené les forces

Extrait de la publication

d'intervention à se rassembler sur cette aire de stationnement, à la pointe ouest d'un pays de trois cent cinquante millions d'habitants. Seulement, je ne le fis pas. Il fallait que je sache s'ils avaient trouvé ce que j'avais cherché toute la nuit.

Je laissai la Prelude un peu au nord et revins à pied.

C'était le secteur le plus merdique du parc, là où les clodos venaient se soulager et baiser. Un passage accidenté truffé de détritus, sans trottoir, qui conduisait, à travers ravins et dépressions, aux collines. Les arbres étaient rares, mais d'épais buissons proliféraient dans cette zone, sur les restes de junk food et les déjections de colons desséchés.

Un petit groupe, composé des paumés du parc et de coureurs matinaux, s'était rassemblé le long de la route. Ils se tordaient le cou pour essayer de voir ce qui se tramait au fond du ravin qui serpentait entre le haut de la route et l'intérieur du parc, deux mètres plus bas. Les policiers avaient sécurisé la scène. Ils avaient déroulé un ruban jaune le long du ravin et tendu des bâches en plastique bleu entre deux buissons, afin d'empêcher la vue depuis la rue. Tenter d'apercevoir quelque chose en remontant ou en descendant Ocean Avenue ne servirait à rien. La profondeur du ravin associée aux buissons de chaque côté rendait toute observation impossible.

Des faisceaux de lumière parcouraient les bâches et projetaient les ombres des policiers dessus : des épaules voûtées, des mains avec des cigarettes qui se levaient et s'abaissaient. Quelle que soit la raison de leur présence à cette heure, elle était sans doute étendue à leurs pieds. Et, tandis que les infirmiers étaient assis sur le marchepied de leur véhicule à siroter le café d'une thermos, elle était tout aussi probablement morte.

Je restai un moment avec les autres badauds pour écouter les conversations à la recherche d'informations. Personne ne savait ce qui s'était passé, mais tous connaissaient la signification du ruban jaune. Et tous savaient que s'ils patientaient suffisamment

Extrait de la publication

longtemps, ce qui se trouvait là ressortirait dans un sac. Cela ne m'était d'aucune utilité. Je ne pourrais pas voir le visage.

Le choix était simple. Les flics avaient dépêché deux hommes chargés de prévenir toute indiscrétion, mais ils ne se préoccupaient que de la rue. Alors… une marche rapide vers le sud sur une quinzaine de mètres, puis un passage à travers les buissons, et enfin une large boucle dans le parc pour arriver au ravin, derrière les bâches. Cela me prit du temps car je dus ramper en plusieurs endroits pour rester caché et veiller à éviter les étrons. Je parvins néanmoins juste au-dessus du cordon de police, après avoir parcouru les derniers mètres à plat ventre. Et je dénichai un bon point d'observation dans un espace entre deux buissons.

Le ravin était en partie bétonné pour évacuer la pluie en cas d'orage. Un petit filet d'eau s'écoulait d'une grosse conduite et ruisselait autour des chaussures des quatre policiers regroupés là et occupés à débiter des plaisanteries. Ils portaient tous l'uniforme et ne semblaient pas incommodés par la chose étendue sur le sol. Ils devaient tout simplement tuer le temps jusqu'à l'arrivée des enquêteurs.

La chose étendue sur le sol…

C'était encore pire que ce à quoi je m'attendais.

Je restai allongé et regardai l'eau buter contre elle un moment. Enfin, je commençai à reculer.

À m'éloigner de ma femme morte.

Jusqu'à la rue. Les feuilles du parc devinrent rouge cuivré lorsque le soleil se leva. Et le ciel se mit à évoluer du pastel au bleu clair. Les policiers se racontaient encore des blagues et leurs rires résonnaient dans l'air chaud. Ils me parvenaient sous la forme de reniflements, comme des grognements d'animaux.

Je rentrai à Venice alors que le monde s'éveillait.

L'image dans ma tête était pornographique dans le moindre détail.

Extrait de la publication

Chapitre 2

La voie rapide longe la promenade d'Ocean Front Walk, séparée de la mer par des blocs d'immeubles de sept étages. Aussi, on ne peut apercevoir le rivage qu'aux intersections. Loin des commerces, les maisons et les appartements le long de la plage sont érodés par le soleil et le sel. Ce n'est pas un ghetto mais il est rare d'en voir des photos dans l'*Architectural Digest*.

Venice a la réputation d'être amusant, farfelu et plein de fondus de la contre-culture. Mais à l'instar de Sunset Strip ou de Hollywood Boulevard, ce n'est rien de plus qu'un argument publicitaire pour touristes. Venice est en réalité composé d'une multitude d'endroits différents. Quartiers bohèmes pour artistes, terres d'élection pour les dingues de la rénovation qu'on appelle yuppies, lieux pétrifiés, propriétés de vieux de la vieille habitant là depuis toujours, appart' pas trop moches destinés à des apprenties célébrités. Et c'est plutôt sympa de regarder les nanas faire du roller le week-end.

En ce qui me concerne, lorsque j'ai emménagé, j'ai flairé le potentiel, les possibilités. Des couleurs : le bleu de l'océan, la blancheur des murs, le carmin des tuiles. La douceur du climat, la luxuriance inhabituelle de la végétation, cet espace, l'immense étendue face à l'océan, jusqu'en Chine, pile à ma porte. Tous les ingrédients représentatifs de mon futur : optimisme, lumière aveuglante, mouvement, succès.

Extrait de la publication

J'y ai vécu deux ans. Et durant tout ce temps, j'ai été malheureux.

Je me garai entre deux bennes à ordures et restai assis. Fenêtres fermées, moteur éteint. Je me sentais bizarre, coupé de toute activité humaine. Une émeute aurait pu éclater, je ne l'aurais même pas remarquée. Tout ce que je voyais, c'était ce qu'il y avait eu dans le parc.

Bien qu'elle eût beaucoup changé, j'avais tout de suite reconnu Karen.

Dos au sol, étendue avec aussi peu de grâce que n'importe quel macchabée à la télé. J'avais toujours cru qu'un vrai cadavre aurait plus d'impact que ces acteurs disloqués et couverts d'éclaboussures dans les séries policières. Comparée à ces fictions de fin de soirée, Karen avait l'air d'avoir été dépouillée de ses couleurs et même d'une certaine substance.

Elle était nue, la chatte exposée. Jambes écartées, un bras croisé sur sa poitrine, sous ses seins, l'autre rejeté sur le côté. Ses yeux étaient fermés, mais son ventre ouvert — tailladé du sternum jusqu'aux poils pubiens, en passant par le nombril. On l'avait ensuite coupée à l'horizontale pour écarter la paroi abdominale. On aurait dit qu'il manquait un morceau sur la partie droite.

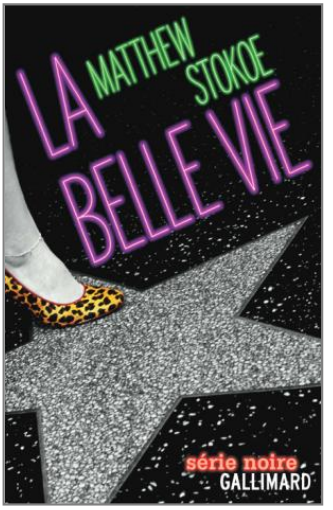
Je demeurai longtemps dans la voiture, à essayer d'analyser mes sentiments. Je finis par abandonner. Ils étaient trop ambivalents. Je songeai plutôt à combien il avait dû être facile de la décharger. Un arrêt, la portière ouverte, une poussée, et elle avait disparu. Je pensai à son allure, tandis qu'elle tombait, les jambes rejetées de part et d'autre.

Après ça, je croyais pouvoir garder l'image de son visage dans ma tête. C'est ce que semblaient faire les personnages de séries télé, lorsqu'ils perdaient un être cher. Mais la seule vision qui persistait était celle de l'eau courant entre ses cuisses sur le béton humide de la canalisation.

Extrait de la publication

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)

Extrait de la publication



La belle vie
Matthew Stokoe

Cette édition électronique du livre
La belle vie de Matthew Stokoe
a été réalisée le 26 janvier 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070131105 - Numéro d'édition : 177873).
Code Sodis : N45088 - ISBN : 9782072415975
Numéro d'édition : 230215.

Extrait de la publication